Pierre-Alain GASSE

En rose et noir

Nouvelle

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 23-09-2011

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

La Fille qui dormait les yeux ouverts

À la mémoire de Mario Benedetti
écrivain insigne, conteur hors pair
avec toute mon admiration
et tout mon respect.

I

Le régisseur lumière venait de diriger sur elle une poursuite blanche. C'était les instructions pour les danseurs qui sortaient du lot.
Elle portait des lunettes noires qui lui mangeaient la moitié du visage, mais de toute sa personne émanait une aura qui attirait les regards comme le soleil le tournesol. Danseuse solitaire au rythme de la musique du Twenty Four, à son alentour s'était formé un chœur d'admirateurs qui s'agitaient avec l'espoir d'entrer dans son cercle de lumière.
J'en faisais partie.
Sa robe courte, de toile écrue, sans manches et au discret décolleté, mettait en valeur sa peau aux tons dorés ainsi que sa longue chevelure châtain clair.
Entouré de corps masculins, le sien, menu, absorbait les ondes de la musique pour les traduire en mouvements, gestes et ondulations en parfaite harmonie avec le rythme proposé, qu'il fût latino ou rock.
La regarder était un enchantement.
Elle était venue avec une copine, qui, depuis leur arrivée, n'avait pas quitté des yeux un garçon blond - T-shirt et jean moulants - qu'elle draguait à présent sans plus se soucier de son amie.
Lorsque la musique a changé de rythme, elle est demeurée quelques instants sur la piste, comme désorientée, et moi, saisissant ma chance, je lui ai pris la main pour la ramener à la table où étaient restés sa veste et son sac.
Nous nous sommes assis, j'ai appelé le garçon pour qu'il nous apporte à boire, nous avons opté pour une bière et c'est alors qu'elle m'a dit :
— Je me demandais quand tu allais te décider à m'aborder.
Je n'en croyais pas mes oreilles !
Sur la banquette basse, sa robe courte dévoilait en grande partie des jambes fuselées admirables. Ma main la plus proche de son genou droit me brûlait, mais je n'ai pas osé, malgré le message assez clair qu'elle venait de m'adresser.
Nous avons bu nos bières assez vite, car entre la chaleur suffocante de la boîte et celle de la danse, nous avions à présent une soif d'éléphant. J'allais lui proposer de prendre un autre verre, lorsqu'elle a posé une main sur ma cuisse et m'a dit :

— Partons d'ici. Chez moi, ça te dit ?
Et comment ! ai-je pensé.
Fin du premier acte.
II
— Tu habites loin ?
— À deux pâtés de maison d'ici. On peut y aller à pied.
Elle m'a pris le bras, comme si nous étions un vieux couple.
Il faisait nuit noire et les lampadaires éclairaient faiblement. Je la tenais par la taille et elle se laissait embrasser en marchant. Mais un peu distraite, comme si son attention était portée ailleurs.
Au bout de quelques centaines de mètres, elle m'a dit : « C'est ici » et a sorti de son sac à main deux clés reliées par un petit cordon. Puis m'en a tendu une :
— Tu veux bien ouvrir ? La serrure est un peu dure.
C'était un porche fermé par une grille dans un immeuble moderne, avec ascenseur.
— Deuxième droite.
Il était vide, à cette heure du petit matin et comme l'impatience nous était venue, nous avons commencé à nous dévêtir l'un l'autre en montant. Ses mains avaient glissé jusqu'à ma ceinture, les miennes cherchaient le bas de sa robe.
J'ai ouvert la porte du studio avec la seconde clé sans me rendre compte exactement de mes agissements, car la partie basse de mon individu à présent s'était emparée de moi et j'aurais été bien en peine d'aligner deux pensées étrangères à notre activité. Tout comme elle, je pense.
Sans allumer, la porte refermée d'un coup de pied, nous avons roulé sur la moquette jusqu'au bord de ce qui s'avéra être le lit. Je l'ai hissée dessus, nos derniers vêtements ont volé et... nous nous sommes perdus l'un dans l'autre.
Fin de l'acte deux.
III
Un marteau-piqueur me trouait les tempes. Trop de mélange d'alcools - gin-tonic, mojito, bière - La lumière qui filtrait des rideaux à demi-tirés avait allure d'ennemie acharnée contre moi. Ma langue et ma gorge étaient aussi râpeuses que du papier de verre. Les digits phosphorescents du radio-réveil indiquaient onze heures dix.
Je me suis retourné et c'est alors que je l'ai vue.
Elle reposait sur le dos, les yeux ouverts dans la pénombre.
Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Un instant, je l'ai crue morte. J'ai approché ma main et j'ai pu éprouver à nouveau le contact de sa chair tiède et ferme.
Je l'ai appelée doucement tout en parcourant des lèvres la pointe de ses

seins maintenant assagis, son nombril minuscule, sa toison claire, les ongles de ses pieds laqués de carmin.
S'étirant avec lenteur, elle a remué doucement les hanches sous mes baisers. J'ai entrepris le parcours inverse, m'attardant sur son sexe tumescent jusqu'à ce qu'elle gémisse faiblement.
C'est à ce moment que j'ai allumé et l'ai regardée pour la première fois dans les yeux : d'un bleu quelque peu délavé, ils étaient restés ouverts, fixes, comme morts. J'ai pris peur, en silence.
Elle a dû le sentir et a dit :
— Tu t'en es aperçu, n'est-ce pas, chéri ?
Sans réponse de ma part, peu après, elle a allongé la main dans ma direction. Mais ses doigts n'ont rencontré que la soie noire de ses draps.
Malgré mes précautions, la porte a claqué légèrement. J'étais sur le palier, nu, mes fringues ramassées à la hâte dans les mains.
La fille qui dormait les yeux ouverts était... aveugle et s'appelait Cécilia(1).
C'était trop pour moi.
FIN

(1) du latín « cæcilia », féminin de « cæcilius », derivé de « cæcus », dont l'un des sens est « aveugle ».

©Pierre-Alain GASSE, 2010.

Pierre-Alain GASSE

Pourquoi écrit-on, en définitive, sinon pour être lu et reconnu ? Aussi loin qu'il s'en souvienne, depuis qu'il sait écrire, l'auteur a toujours écrit. Après avoir fait ses premières armes dans le journal de son lycée, il a ensuite vainement cherché sa voie, comme beaucoup, dans le roman autobiographique ou son succédané, le roman hybride. Puis est venu un assez long temps de silence, meublé par d'autres combats. Avant qu'en 1995, il ne découvre que la nouvelle était le genre qui correspondait le mieux à son économie de moyens. L'essor de la Toile lui permet, depuis 1998, de vous livrer, à moindres contraintes, ses créations. Lorsque vous les aimez, pour une raison ou pour une autre, son but est atteint et la boucle bouclée. Alors par avance, il vous en dit mille mercis.

En rose et noir

Le titre de ce recueil annonce la couleur et elle est double. Vous êtes d'humeur badine, la chance ou l'Amour vous sourient et vous voyez la vie en rose ; le sort vous malmène, votre quotidien s'enlise et vous broyez du noir. Ainsi y a-t-il, dans ma production des trois dernières années, du rose et du noir. De l'humour, du sentiment, du clin d'œil, de la parodie, d'une part ; et puis de la tristesse, de l'amertume, et même de l'horreur. Les hasards de la création ont voulu que ces textes - billets ou nouvelles - naissent en alternance. C'est ainsi qu'ils vous sont livrés.